

## LE COURRIER

Le bleu horizon de leur uniforme, qui se confondait avec le ciel, n'est plus qu'un souvenir. Dorénavant, ils se mélangent avec la terre qu'ils ont balafmée de tranchées béantes pour se fondre en elle, combattants ensevelis avant même d'avoir succombé.

La saleté s'insinue partout, ils dorment tout habillés sur des paillasses crottées, ou à même le sol boueux. Quand les effets réglementaires ne suffisent pas à les protéger du froid, ils les complètent comme ils peuvent de vêtements civils, glanés çà et là au gré des mouvements de la troupe ou des colis envoyés par les familles.

Fernand observe Victor, assis en face de lui, assoupi, enroulé dans un châle de laine multicolore déniché on ne sait où. Les hommes ont fini d'avalier la tambouille tiédasse qu'accompagnait une piquette infâme. La conversation du repas s'est tarie, chacun somnole dans son coin. Ou écrit. Ou grave une douille de cuivre ramassée sur le champ de bataille. La calleuse volupté de vivre : manger, dormir, créer.

Ce matin, des lambeaux de brumes parsèment encore la plaine et le soleil ne percera pas. Aujourd'hui encore, ils resteront terrés au fond de leur trou humide. Dans le lointain, résonne le bruit des canons, plus au nord des camarades montent à l'assaut et, à l'arrière, l'artillerie entame sa partition.

C'est Victor, émergeant de sa torpeur, qui repère en premier le vaguemestre en approche avant même que celui-ci ne se mette à gueuler, pour alerter tout le monde : « le courrier ! »

Et d'un coup, un frémissement joyeux anime l'endroit. Les visages s'éclairent de sourires enfantins et, s'arrachant à la terre, les hommes fatigués se redressent pour se diriger vers l'entrée de l'étroit boyau. Une lettre, ce n'est pas

seulement des nouvelles de la famille. C'est leur vie d'avant qui remonte à la surface, un voyage dans le temps et dans l'espace. Pour un moment, ils redeviennent celui qui sommeille toujours en eux : l'instituteur ou le paysan, le livreur ou l'épicier, le concierge ou l'employé. Le père, l'époux, le fils. Ils se retrouvent sur la place du village, accoudés au bar du troquet, ou devant leur machine à l'atelier.

Tous se rangent sagement devant le soldat chargé de la distribution et, lorsque leur nom résonne, ils s'avancent. Ceux qui ont la chance de recevoir une missive s'en retournent les yeux brillants, pour la lire dans un coin. Les autres attendent jusqu'au bout, pleins d'espoir.

— Bourgeois Firmin ?

— Ouais, j'chuis là ! répond un pauvre bougre, maculé jusqu'au front, en s'avancant d'une démarche soudain vaillante.

— Sylvestre Louis ?

— Ici, donne.

— Pommier François ?

— À l'infirmerie, blessé lors du dernier assaut...

C'est Fernand qui a répondu.

— Dommage, depuis le temps qu'il me les brise parce qu'il ne reçoit jamais rien ! s'exclame le facteur. Aujourd'hui, il y a au moins une douzaine de lettres pour lui ! Une erreur d'orientation, elles étaient toutes parties sur Bordeaux, va savoir pourquoi... Tant pis, je les remporte, je ferai suivre.

Mais, Fernand s'approche :

— Non, donne-les-moi, j'irai les lui porter moi-même, ça va encore prendre des semaines pour qu'elles arrivent si tu les remets dans le tuyau. Manquerait plus qu'elles se perdent pour de bon !

Le facteur hésite puis fini par lui tendre la liasse. Après tout, c'est de la paperasse en moins à traiter.

\* \* \*

Fernand lui tenait la main à François, lorsque les brancardiers l'ont emporté. Une vilaine blessure à la tête causée par un éclat d'obus. Pas beau à voir. Ils pensaient même qu'il était mort, et s'ils l'ont pris, c'est juste parce que son copain a insisté. Alors le courrier, c'est décidé, il va s'en charger.

Le ciel s'éclaircit d'un jour nouveau. Le canon, qui a tonné toute la nuit, a troublé son sommeil plus qu'à l'accoutumé, mais le soldat s'apprête à partir, serrant sa gibecière contre lui. Elle contient les lettres de François et le précieux laissez-passer, nécessaire pour rejoindre l'arrière. Ça n'a pas été facile de l'obtenir, mais le sergent lui devait bien ça. Sans eux, il serait déjà mort. C'est Fernand et François qui l'ont sauvé sous le feu ennemi, tandis que le régiment se repliait face à la charge allemande. Le gradé était prisonnier des barbelés et, plus il s'agitait, moins il s'en sortait, braillant comme un goret conduit au boucher. Alors, ils ont quitté le trou d'obus où ils venaient de trouver refuge et sont allés le décrocher. Sans réfléchir, sans se concerter, juste parce que l'un des leurs avait besoin d'aide. Un as de la tenaille, le François et, en moins de deux, l'autre était libre !

Voilà donc Fernand nommé homme de liaison supplétif pour se rendre jusqu'à l'hôpital de campagne et remettre son courrier au soldat deuxième classe Pommier. « Si à midi vous n'êtes pas rentré, je vous considère comme déserteur ! » a précisé son supérieur sans plaisanter.

Le soleil, en se levant, a dissipé le brouillard comme il aurait écarté les rideaux de velours rouge sur la scène d'un théâtre délabré. Marchant d'un bon pas au bord du chemin boueux, prenant garde aux camions qui montent vers le front, le fantassin a presque chaud sous sa gabardine et tout son barda commence à peser sérieusement sur ses épaules. Par deux fois, une patrouille de gendarmes le contrôle, mais ses papiers sont en règle, alors, il repart.

Il dégouline de sueur alors que le village apparaît au détour d'un bosquet. Ce n'est plus qu'un champ de ruines qui sert de base arrière. Fernand avise un groupe de soldats rassemblés autour d'un poêle en fonte arrivé là on ne sait comment, tant il semble peser lourd.

— L'hôpital ? Tu suis le chemin, sur ta droite au prochain carrefour. Tu peux pas te tromper, c'est le seul bâtiment encore debout !

Quelques instants plus tard, c'est une demeure bourgeoise, presque un château, qu'il aperçoit au bout de l'allée. La sentinelle, qui monte la garde devant le majestueux portail, jette un coup d'œil distrait à son laissez-passer avant d'ouvrir la grille et de le laisser entrer.

Sous ses pas, le gravier gémit. Sur sa gauche, le parc est transformé en cimetière. Les tombes sont alignées par rangées de douze. Seules les premières sont surmontées d'une croix rudimentaire. Celles du fond se résument à de simples tas de terre fraîchement remuée. Un frisson le parcourt et il se signe instinctivement, automatisme d'un ancien enfant de chœur.

Un instant d'hésitation au pied de l'escalier monumental. Un militaire passe la tête par l'entrebâillement de la porte. « Un blessé ! Ça manque pas, les blessés ici... C'est quoi son blaze ? »

— Pommier. François Pommier.

— Comme l'arbre ? Bouge pas, je vais voir sur le registre.

Il revient quelques minutes plus tard : « Oui, c'est bon. L'est chez nous, aux écuries : faut suivre l'allée. Tu lui veux quoi ? Du courrier... » L'homme hausse les épaules et lève la tête vers le ciel. « Normalement, les visites sont interdites. » Puis se désintéressant de Fernand, il retourne à l'intérieur, laissant le champ libre au messager.

\* \* \*

L'odeur caractéristique du désinfectant laisse percevoir un parfum familier de crottin. Dans la pièce immense, à même le sol en terre battue encore parsemée

de paille, sont alignés des dizaines de lits. Aux murs, des plaques de couleur en métal émaillé portent les noms des anciens locataires des lieux. Il règne ici une étrange quiétude seulement entrecoupée de temps à autres par les gémissements d'un blessé.

Si l'infirmière ne l'avait pas conduit jusqu'à son compagnon, il ne l'aurait jamais reconnu, la tête entièrement couverte d'un bandage qui ne laisse apparaître que ses yeux clos et ses narines béantes. Le pansement s'est gorgé de sang sur le côté gauche et goutte sur l'oreiller. Les mains du blessé sont jointes sur son ventre comme le gisant de l'église du village. Fernand reste là, les bras ballants, ne sachant que faire devant ce spectacle désolant. Lorsque la soignante repasse, il lui tend les lettres.

— Vous pourrez les lui remettre quand il se réveillera, s'il vous plaît ? Je ne vais pas pouvoir attendre.

— Il ne se réveillera pas... Ici on garde ceux pour qui on ne peut plus rien... Comme elle parle à voix basse, il l'imité.

— Mais, il vit toujours ?

— Si on veut ! répond-elle en haussant les épaules.

— Il peut nous entendre ?

— Je ne sais pas, y'en a qui pensent que oui. Moi je fais comme si. C'est mieux.

— Je peux rester un peu ?

Elle n'a pas dit oui, mais pas dit non, non plus, juste esquissé une moue lasse avant de s'éloigner. Alors, il avise une caisse qui traîne entre deux lits, la rapproche et s'installe. D'abord, il demeure muet avant de se décider à rompre le silence : « Salut, François, comment tu te sens ? Ton courrier est enfin arrivé. C'est pas la faute à Louise, elle t'a écrit, mais les lettres, elles partaient à Bordeaux. Peut-être un planqué qui s'appelle comme toi ! »

Il lui parle de la tranchée, des camarades, du sergent qui lui a accordé le laissez-passer, de la bouffe, toujours aussi dégueulasse, du froid, de la peur, de la victoire qui tarde à venir, de la prochaine permission, et puis les lettres... Que va t'il bien pouvoir en faire, des lettres ?

— Tu aimerais que je te les lise ? interroge Fernand sans espérer de réponse.

Puis, il défait le ruban qui les retient et décachette la première. Une photographie s'en échappe et tombe au sol. Il la ramasse et l'époussette sur sa gabardine.

— Je crois bien que c'est ta femme et ton petit René. Il est encore plus beau que ce que t'en disais. Ta Louise aussi, elle est bien jolie ! Tiens, je te les mets là, comme ça, c'est la première chose que tu verras, quand t'ouvriras les yeux.

Il glisse le morceau de carton brillant entre les doigts inertes de François et contemple la page recouverte d'une écriture appliquée. Il hésite une dernière fois puis, de sa voix rocailleuse, se lance.

\* \* \*

Perché sur le marchepied de la cantinière qui se dirige vers le front, s'agrippant tant bien que mal pour résister aux chaos, Fernand se réjouit que Robert, le Cuistot, comme on l'appelle, bien que son rôle se limite à la conduite du camion, l'ait reconnu et se soit arrêté pour le faire monter. Sinon, il serait encore en train de marcher dans la boue sans la moindre chance d'arriver à l'heure convenue, car il a passé beaucoup plus de temps que prévu auprès de François.

Il la connaît, la vie de son camarade d'infortune. Les soirs de déprime, et il y en avait souvent, ils bavardaient beaucoup et Fernand sait bien écouter. Alors, il imaginait parfaitement ce qu'elle pouvait raconter, Louise, dans ses lettres. Ainsi, il n'a donné que de bonnes nouvelles, peut-être que ça va l'aider à guérir, peut-être pas... Qu'est-ce qu'il aurait pu faire de plus ? Laisant couler les larmes qui se frayent un chemin sur ses joues hirsutes, il s'interroge : maintenant que

François n'est plus là pour le faire, qui lui lira son courrier et qui couchera sur le papier les nouvelles envoyées à ses proches ?

Le grondement du moteur couvre celui des canons, le vent ramène une odeur de poudre et, sur l'horizon, des panaches de fumée noire montent vers le ciel comme des prières sataniques. Alors le soldat fait un pacte avec le Bon Dieu : s'il sort vivant de cet enfer, il apprendra à lire et à écrire.